

## DU PRURIGO DE LA VULVE.

Cette affection, qui est caractérisée par des démangeaisons violentes insupportables et une cuisson extrême de la vulve, peut avoir son siège seulement sur les grandes lèvres, ou s'étendre jusque sur la muqueuse de l'orifice vaginal et même sur le mont de Vénus. Elle a été souvent confondue avec une véritable éruption herpétique dont elle offre quelques caractères, de même que dans quelques cas, les démangeaisons qu'on lui attribuait étaient dues à la présence d'animaux parasites (*pediculi-pubis*).

Les circonstances sous l'empire desquelles le prurigo-vulvaire se manifeste le plus ordinairement, sont l'âge de retour, l'état de grossesse, les approches et les dérangements de la menstruation, surtout chez les femmes qui sont sujettes à des écoulements âcres et qui n'ont pas recours à des soins de propreté.

Le principal caractère de la maladie est un prurit qui augmente à mesure que la malade se gratte. Les démangeaisons sont encore plus vives lorsque la femme est au lit, après les repas et l'exercice, surtout quand la température est élevée. Cette affection présente le plus souvent des intermittences de quelques heures et même de quelques jours. En examinant les parties, on y découvre des petits boutons

à peine apparents qui s'élèvent légèrement en pointe. Lorsqu'ils sont peu enflammés, ils ne contiennent aucune matière; mais lorsqu'ils sont déchirés par les ongles, ils sécrètent une petite gouttelette de sérosité sanguinolente qui par son dessèchement forme une croûte brune de la grosseur d'un grain de millet.

Lorsque la maladie est peu intense, ce qui est le plus ordinaire, elle cède facilement à l'emploi de quelques topiques que nous ferons connaître; dans le cas contraire, surtout quand l'affection se prolonge long-temps, l'épiderme devient dur et s'exfolie, les malades, continuellement tourmentées, maigrissent bientôt et tombent souvent dans le découragement et le désespoir.

Quand le prurigo s'est déclaré pendant la grossesse, ou l'écoulement des règles, il suffit de modérer la démangeaison au moyen de quelques lotions émoullientes et narcotiques; nous avons employé dans ces cas, et toujours avec avantage, des lotions d'eau tiède, avec addition d'une cuillerée à bouche d'eau de Cologne par verrée du premier liquide. Cependant il est bon de dire que les démangeaisons ne cessent tout-à-fait dans le premier cas que lorsque les femmes sont accouchées et dans le second, après l'évacuation menstruelle. Quand l'affection coïncide avec l'aménorrhée ou une inflammation de la matrice, elle disparaît ordinairement après le rétablissement du flux supprimé, et la cessation de la phlegmasie, qui doi-

vent alors seules occuper l'attention du médecin.

Dans tous les autres cas, on devra joindre aux moyens que nous venons de signaler l'usage des bains simples et sulfureux; et si l'inflammation est vive, l'application des sangsues. Dans son ouvrage sur les maladies de la peau, le docteur *Wilson* conseille des lotions fréquemment renouvelées et faites dans la proportion de douze grains de deuto-chlorure de mercure, pour huit onces d'eau de chaux, M. *Trousseau* a également prescrit avec avantage des lotions faites avec une solution de trois gros de sous-carbonate de potasse pour quatre onces d'eau distillée, dont il fallait mettre une cuillerée à bouche dans un vase à toilette contenant à peu près deux livres d'eau tiède; la dose de la solution était tous les jours graduellement augmentée, jusqu'à ce que les solutions aient déterminé une légère cuisson. Le même praticien prescrit aussi des lotions faites avec un mélange de deux gros de deuto-chlorure de mercure dissous dans une quantité suffisante d'alcool et dix onces d'eau distillée. Il employait d'abord cette solution à la dose d'une cuillerée à café dans une livre d'eau chaude et successivement jusqu'à trois ou quatre cuillerées à bouche pour se laver deux ou trois fois par jour. Pendant qu'on faisait usage de ces lotions, qui devaient être continuées quelques jours après la cessation de tous les symptômes, M. *Trousseau* prescrivait l'usage des boissons délayantes et

celui de quelques laxatifs, et défendait le vin, les liqueurs, et les aliments âcres, stimulants et épicés.

Dans les cas de prurigo essentiel, nous avons employé, avec avantage, des lotions froides faites avec une solution très étendue de sulfate de zinc, de fer ou d'alumine; l'eau végéto-minérale, l'oxycrat, le laudanum étendu d'eau nous ont également réussi quelquefois; M. le docteur *Ruan* (1), dans des cas de prurigo très opiniâtre, a obtenu des succès par l'emploi intérieur du baume de copahu, du carbonate de soude, par l'application extérieure des cataplasmes de mie de pain et de lait avec addition de laudanum; enfin par l'usage de lotions faites avec une solution de sous-borate de soude, ou du carbonate de zinc en poudre. Si à la suite de l'emploi de ces moyens, il résultait une inflammation vive, comme nous en avons vu des exemples, on la combattait par des bains locaux et généraux émollients et narcotiques, ou par ceux de gélatine ou d'eau de son. Enfin, dans les cas tout à fait réfractaires, de légères cautérisations avec le nitrate d'argent ou même avec le cautère actuel, ont été employées avec succès, et ont triomphé de la maladie qui avait résisté à tous les autres moyens. Il ne faut cependant jamais perdre de vue que la suppression trop brusque du prurigo peut être suivie de graves accidents, qu'il est possi-

(1) *Revue médic.* Tome I, p. 305. 1829. D'après le recueil *North Americ. med. and surg. journ.* 1828.